

Sao-Paulo-Tunis

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 104

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ger, une existence précaire ? Il ne faudra pas attendre longtemps pour le savoir,

H. CETY.

Mademoiselle Rotisset

C'était le jour de l'an 1772.

A travers les rues paisibles du Marais, grand-mère et petite-fille s'en allaient à pas comptés, également soucieuses de ne pas compromettre la dignité de leur maintien et l'harmonie de leur toilette.

L'une, sexagénaire replète, à l'œil encore vif, au sourire malicieux, à la lèvre sensuelle, devait aimer les fins morceaux, les réparties piquantes et même une pointe de grivoiserie, en vraie bourgeoise du dix-huitième siècle; l'autre fillette de seize ans à peine, avait une taille ronde, un corsage avantageux (c'est elle qui le dit!), un teint clair, des yeux expressifs; bref, un ensemble fort agréable, malgré une certaine importance gourmée, un sérieux affecté, lui donnant un petit air janséniste que les futurs députés du tiers allaient remettre à la mode.

Manon Philippon, fille d'un graveur de mérite, sortait du couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint Etienne, et était venue passer quelque temps avec sa bonne maman, avant de rentrer à la maison paternelle.

Intelligence peu ordinaire, elle étonnait ses parents et ses maîtres par sa raison précoce, ses goûts au-dessus de son âge, dont elle était quelque peu vaine, malgré ses prétentions à la modestie.

Elle se délectait à la lecture du *Timée*, de saint François de Sales, et de *Vie des hommes illustres*, de Plutarque, sans dédaigner cependant de s'abaisser aux soins vulgaires de la cuisine et du ménage.

Enfin, c'était une jeune personne accomplie, dont Mme Philippon, indulgente comme toutes les aïeules, était si fière qu'il lui tardait de faire apprécier ses hautes qualités sur un théâtre plus vaste et dans un milieu plus choisi que son salon mesquin ou l'atelier paternel.

Dans la jeunesse, elle avait été institutrice des enfants de la marquise de Bois-morel, et était demeurée en relation avec cette noble famille, c'est-à-dire qu'elle lui rendait une visite au jour de l'an (sans laquelle on eût probablement oublié qu'il existait, de par le monde, une demoiselle Rotisset!) elle profita de la présence de sa petite-fille pour l'emmener avec elle, se flattant qu'elle y paraîtrait dans tous ses avantages.

— Ah! le misérable!

J'étais penché sur lui et il n'eut qu'un bond à faire pour sauter sur mon épaule et, de là, me labourer le visage de ses griffes aiguës. Je le repoussai d'un coup de poing et il se sauva grondant et montrant ses dents.

Je ne criai pas; mais, affolé par cette attaque subite, je courus d'un trait à la ferme et, quand on me demanda ce qui m'était arrivé pendant que ma mère lavait mon visage abimé et saignant, je répondis que je venais de tomber contre la haie épineuse bordant le chemin.

Je voulais me venger sans en rien dire d'avance à personne dans la crainte qu'on m'en empêchât.

III

Quelques jours plus tard j'aperçus Berna

Devenue Mme Philippon, elle se souvenait toujours, avec un plaisir nuancé d'orgueil, d'un temps de dépendance, insupportable pour certaines natures, mais non pour des êtres simplistes et sans envie. Les idées égalitaires, qui devaient bientôt courir les rues, ne dépassaient pas encore les cercles encyclopédistes, et l'on trouvait aussi naturelle la hiérarchie établie en haut qu'en bas. Une bourgeoise d'alors, se considérant fort au-dessus d'une petite boutiquière, ne jugeait pas mauvais qu'une femme de qualité pensât de même à son endroit.

Manon était loin de partager ces sentiments. Elle admettait sans difficulté sa propre supériorité évidente, mais non son infériorité relative; elle acceptait comme dus les hommages et le dévouement d'esprits plus humbles, telles que son amie de couvent, Sophie-Canel, ou la bonne cœur Sainte-Agathe, dont elle se complaisait à vanter l'attachement passionné pour sa personne; mais elle ne devait jamais comprendre qu'une reine eût des courtisans.

Pendant un séjour à Arpajon, chez son oncle et sa tante Besnard, qui la chérissaient et la choyaient comme une fille, tout son plaisir avait été gâté par une malencontreuse invitation à dîner au château voisin, dont son oncle avait été régisseur, et où on les reçut... à l'office! La basse domesticité mangeait bien à la cuisine; mais c'est égal, ce mot: *l'office!* lui mettait une rougeur au front.

Aussi s'étend-elle quelque peu, dans ses *Mémoires*, sur la mésalliance de sa tante Besnard, terme assez amusant sous une plume républicaine.

En arrivant rue Saint-Louis, devant l'hôtel de Bois-morel, elle fut agréablement impressionnée par son aspect imposant: bonne-maman avait des relations sortable, au moins!... et on les admit au salon!

La maîtresse de céans s'y trouvait seule en compagnie d'un jeune homme imberbe, à la figure poupine, qui, agenouillé devant elle sur un coussin, lui tenait sa boîte à mouche et son miroir.

Plus âgée que l'ex-institutrice, elle s'efforçait de paraître plus jeune, grâce aux artifices du rouge et du noir, dont elle avait l'éclat de son teint et de ses yeux. Accoudée sur sa bergère, entourée d'un nuage de dentelles, elle répandait un délicieux arôme de poudre à la maréchale, et, le petit doigt levé, plaçait délicatement, de sa main encore belle, une mouche assassine dans le coin de sa lèvre fanée.

Elle reçut avec majesté les compliments et les vœux des visiteuses.

— Bonjour, mademoiselle Rotisset, dit-elle d'une voix de tête passablement im-

— dans le verger de notre ferme. Que venait-il faire chez nous, sinon commettre encore quelque méfait, ou bien, qui savait, peut-être quelque maléfice?

Justement mon père qui, cependant, passait pour le plus robuste du pays, n'avait pu se lever le matin, pris soudain d'un malaise indéfinissable et, dans le fond de mon cœur, c'était lui que j'en accusais.

Je le dis à mon camarade Clément et, à force d'éloquence, je fus enfin assez heureux pour le convaincre et l'associer à mon désir de représailles.

— Il faut tuer cette horrible bête!

— Comme tu voudras, me répondit-il.

— Aujourd'hui, tout à l'heure, tant qu'il est encore chez nous; nous ne trouverons pas de meilleure occasion.

pertinente sans se déranger de son importante occupation; je vous remercie... Ne bougez pas, Sosthène!... C'est bien à vous de me venir voir... et de m'amener votre petite fille... je m'intéresse à tout ce qui vous touche... Là! monsieur mon petit-fils, vous pouvez saluer ces dames.

Il se releva penaud et s'inclina gauchement.

— Approchez, petite, dit la douairière, la dévisageant à travers son lorgnon d'écaillé; levez le menton... Pas mal!... Marchez un peu... Jolie tournure!... Mes compliments, mademoiselle Rotisset; elle est gentille, très gentille!... Et l'on est sage? obéissante? pas trop coquette?

Outre d'un pareil examen, elle ne répondit pas, très digne.

— Aimez-vous les bonbons, les colifichets, la parure?

— Je prise peu ces frivolités, madame.

— Et quoi donc, mon cœur? Pas la philosophie, je suppose!

Elle riait, amusée.

Puis sans transition:

— Avez-vous mis quelquefois à la loterie?

— Non, madame; j'aime peu les jeux de hasard.

— Elle est impayable!... Mademoiselle Rotisset, vous lui ferez choisir un numéro pour moi; elle me portera chance... C'est entendu! n'est-ce pas? Maintenant, allez, enfant; nous avons à causer. Allez jouer au jardin, avec vos cousins, Sosthène.

(A suivre.)

Sao-Paulo-Tunis

Ce n'est pas seulement en Europe et aux Etats-Unis que les villes se développent rapidement et que le commerce et l'industrie font des progrès constants.

Au Brésil et en Tunisie de vraies métamorphoses s'accomplissent dans un laps de temps très court.

Dans le premier pays, les grandes plaines arides et désertes ont été transformées en vastes plantations de café, de cacao, de coton et de riz; des petites bourgades ont fait place à de gros bourgs, voire même à des villes, en un mot la civilisation a pénétré presque partout. La preuve la plus probante que ce développement est réel, c'est d'examiner la situation de Sao-Paulo, au Brésil.

* * *

Sao-Paulo est situé par 21 degrés de latitude sud, presque sous le tropique du Ca-

— A ton aise. Mais regarde bien si nous sommes seuls.

La maison, en effet, était déserte. Ma mère venait de partir chez une voisine, mon père reposait dans un autre corps de logis et les serviteurs étaient aux champs.

— Attrapons-le, dis-je résolument; j'en ai assez de trembler chaque fois que je passe devant chez le père Michel, à cause que son chat me griffe presque toujours. Il faut que ça finisse!

— Tu as raison. Attrapons-le.

Ce fut très difficile, mais, cependant, l'appât d'un bol de lait finit par vaincre sa défiance et il nous suivit dans la cuisine dont, aussitôt, nous fermâmes la porte pendant qu'il buvait le lait dont il paraissait très friand.

(A suivre.)

pricornne. C'est par sa population la seconde capitale du Brésil.

Il y a environ quarante ans, Sao-Paulo comptait près de quarante mille habitants, aujourd'hui les 300,000 ne sont pas loin d'être atteints.

La ville est essentiellement commerçante et industrielle. On y remarque de nombreuses maisons d'exportation de café, de coton et de cacao, plusieurs manufactures de tabacs, et aussi quelques maisons d'horlogerie, mais ces dernières ne font pas la fabrication, elles ne font que l'achat et la vente, elles occupent cependant un personnel de « rhabilleurs ». La presque totalité de ces derniers sont citoyens suisses, dont beaucoup du Jura. Ce sont du reste nos compatriotes qui sont le plus recherchés pour ce travail, vu leur connaissance parfaite de la montre et leur habileté qui n'a pas encore pu être égalée.

Il y a quelques années les tramways étaient à peu près inconnus à Sao-Paulo, aujourd'hui ils sillonnent la ville en tous sens et un réseau a même été établi aux abords de la ville, de sorte que Sao-Paulo n'a rien à envier aux autres grandes villes du globe, au contraire. Alors qu'on regarde Londres, avec un ciel toujours brumeux; Paris avec de fréquentes gelées au printemps, Madrid avec une chaleur toujours très grande, on voit sans cesse Sao-Paulo avec un ciel bleu, un air pur, une température tempérée chaude.

Aussi les hôtels ne font pas défaut et ne sont nullement inférieurs à ceux de Paris, ou même à ceux de New-York.

Les saisons y sont inconnues, on ne remarque pas que la température change et que la végétation subit des transformations; les arbres sont toujours verts, les jardins continuellement en fleurs et celles-ci toujours écloses. On ne peut mieux dépendre le climat idéal qu'est celui de Sao-Paulo.

La ville de Sao Paulo est très « retentante », comme on dit, lorsqu'on y est on ne peut s'en aller, tant le charme qui nous entoure est grand. C'est à quoi on peut attribuer son développement.

* * *

Le rapide et magnifique développement de Tunis n'est pas resté inaperçu en France, mais dans notre Helvétie, où on ne s'occupe guère des possessions étrangères, on n'a pas remarqué ce développement. Je vais m'efforcer de vous décrire le travail accompli dans cette ville. Je vous parlerai aussi de la politique à Tunis.

La Tunisie est depuis 25 ans sous la régence de la France qui y a construit pendant ce temps 2000 kilomètres de voies ferrées.

Voici plusieurs années, la ville de Tunis sollicite une autorisation lui permettant de conclure un emprunt d'une douzaine de millions. Assurément ces douze millions ne seraient pas de l'argent perdu; la ville de Tunis a beaucoup, de réparations majeures à faire, parmi lesquelles plusieurs ne peuvent plus attendre, entre autres, des travaux d'adduction d'eau, de construction d'égouts et de voirie, et la principale chose: la régularisation et l'assainissement du lac. La ville européenne est assise non loin des rives du dit lac, et de ce fait se trouve infestée par les odeurs nauséabondes qui s'en dégagent. C'est un grand danger pour la santé publique aussi des plans soigneusement étudiés et parfaitement bien compris ont-ils été élaborés, pour supprimer les « espaces » qui séparent la ville d'avec le lac. Ces espaces

sont tour à tour submergés et desséchés suivant les saisons, ils seront remplacés par des promenades où les habitants pourront aller se délasser.

Mais passons.

Je laisse un instant la parole à M. Paul Leroy-Beaulieu qui écrit dans les *Débats*.

« Quant à la politique pare, elle s'es de puis sept ou huit ans, abattue comme une furie sur la Régence; elle l'agite et la déchire; les partis politiques dominants, notamment celui qui, à l'image de la métropole, s'intitule le *Bloc républicain*, y sont tous aussi exclusifs, arrogants et prépotents qu'en France. C'est pitié d'assister à ces tempêtes dans un verre d'eau. Là où l'on devrait s'appliquer à faire une œuvre commune, édifiait par une action concertée et tolérante les autres éléments de la population, on passe son temps en bruyantes querelles. Les 27,000 Français qui existaient sous la Régence en 1901, dont un bon tiers de fonctionnaires ou de leurs familles, les 32,000 ou 35,000 qui peuvent s'y trouver à l'heure présente (on ignore encore les chiffres du recensement de 1906) s'insultent et se menacent à qui mieux mieux en face de 110,000 ou 120,000 résidents étrangers et des 1,500 000 indigènes, les uns et les autres spectateurs étonnés non attristés, de toutes ces luttes. Ces deux groupes énormément prépondérants par le nombre, forment le *tertius gaudens*, le tiers qui se réjouit. On pratique en Tunisie comme en France, l'ostracisme et jusqu'aux fraudes électorales systématiques; on vient d'annuler pour fraudes manifestes les élections de l'un des collègues à la Conférence consultative. »

Le même écrivain nous dit aussi qu'il s'est formé à Tunis un petit groupe politique *jeune arabe* qui a passé par l'enseignement français, qui se fait l'interprète de la partie progressive de ses compatriotes et qui rédige avec talent et habileté un journal français outre plusieurs autres journaux qui paraissent en arabe. Voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer que les indigènes ne restent pas inactifs et qu'ils n'entendent pas se laisser « tondre la laine sur le dos » comme on dit communément. Les « jeunes arabes » ont beaucoup d'analogie avec les *jeunes turcs* ou les *jeunes égyptiens*.

* * *

Pour terminer je vous dirai quelques mots sur Bizerte. Bizerte personne ne l'ignore est située non loin de Tunis. La France y a établi un port militaire, et c'est dans ce port que sont coulés les sous-marins *Farfadet* et *Lutin*. Ces deux catastrophes ne sont pas précisément pour donner une bonne réputation au Port de Bizerte. On dirait maintenant que Bizerte se meurt.

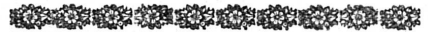
« On a bien créé un port militaire, dit M. Paul Leroy-Beaulieu dans les *Débats*, mais il ne séjourne pas de vaisseaux de guerre dans ce port, et il y en vient rarement. On a crasé des cales de radoub, mais on n'y radoube rien; on comptait sur un arsenal permanent; et sans un arsenal ou une partie importante d'arsenal, Bizerte restera dans le marasme. La population y diminue; les écoles jugées il y a peu d'années trop étroites, y sont actuellement trop vastes. »

« On fait une voie ferrée qui doit amener à Bizerte des minerais de fer, ceux de Nefzas; mais à supposer qu'il en vienne s'y embarquer 400,000 ou 500,000 tonnes par

an, ce sera pour Bizerte une ressource modique, quelque chose comme 700,000 ou 800,000 francs par exemple, à répartir entre des manœuvres, sauf ce qui devra être employé en entretien ou réparation d'outillage. Bizerte avait compté devenir un port de guerre permanent, sinon comme Toulon ou Brest, du moins comme Rochefort ou Cherbourg, il n'est qu'un port éventuel en temps de guerre, une station intermittente; s'il ne meurt pas, il languit; il a le droit de se plaindre; on parle beaucoup de lui et quasi on l'abandonne. C'est un grand nom et une faible réalité. »

Disons pour terminer que Tunis compte aujourd'hui près de 200,000 habitants ce qui la place ainsi 3^e ville de l'Afrique après le Caire et Alexandrie.

Louis BANDELIER.



Les engrais et les champs

Beaucoup d'engrais sont très bien retenus par le sol; d'autres le sont très peu et demandent à être fournis aux végétaux à une époque où il n'y a pas lieu de craindre de les voir disparaître inutilement.

Les propriétés absorbantes des sols sont bien connues aujourd'hui et nous permettent de distribuer nos engrais en temps voulu sans avoir à redouter les pertes sérieuses, qui pourraient résulter de pluies abondantes. Cependant, il est une pratique que beaucoup de nos cultivateurs se refusent à suivre, justement parce qu'ils craignent de voir une partie de leurs engrais entraînés par les eaux de drainage. Nous voulons parler de l'emploi du fumier de ferme dans la culture des plantes-racines: betteraves, pommes de terre, etc. Dans les pays où l'agriculture est avancée, les cultivateurs défoncent le sol fin novembre, ou courant de décembre et enfouissent le fumier à cette époque. Pratique excellente qui permet aux plantes-racines, au moment où l'on confie leurs graines ou leurs tubercules au sol, de trouver à leur disposition, les éléments dont elles ont besoin, le fumier ayant eu le temps de subir un commencement de transformation. Dans d'autres régions, au contraire, le cultivateur confie le fumier au sol quelques jours seulement avant le semis ou la plantation. C'est là un mauvais procédé, car s'il survient de la sécheresse, la nitrification est en grande partie arrêtée, et les plantes profitent très peu de la fumure qui leur est donnée.

Il faut que nos cultivateurs fument leurs plantes-racines, lors du labour de défoncement. A cette époque et pendant les mois qui suivront, il n'y a pas à craindre de grandes pertes, car la nitrification pour se produire demande une température plus élevée que celle que nous avons en hiver. En effet, elle devient seulement très sensible vers 12° et est à peu près nulle au-dessous de + 5° C. En outre, les sels ammoniacaux contenus dans le fumier au moment où l'on enfouit, sont bien retenus par le sol. On peut s'en convaincre, en faisant passer du purin sur de la terre végétale contenue dans un entonnoir. Il sort à peu près dépourvu de l'odeur que lui communiquent les sels ammoniacaux.

Les engrais chimiques à donner aux céréales d'hiver et aux prairies, peuvent être appliqués à l'automne. Exception doit être faite pour le nitrate de soude, pour lequel la terre ne manifeste aucun pouvoir absor-